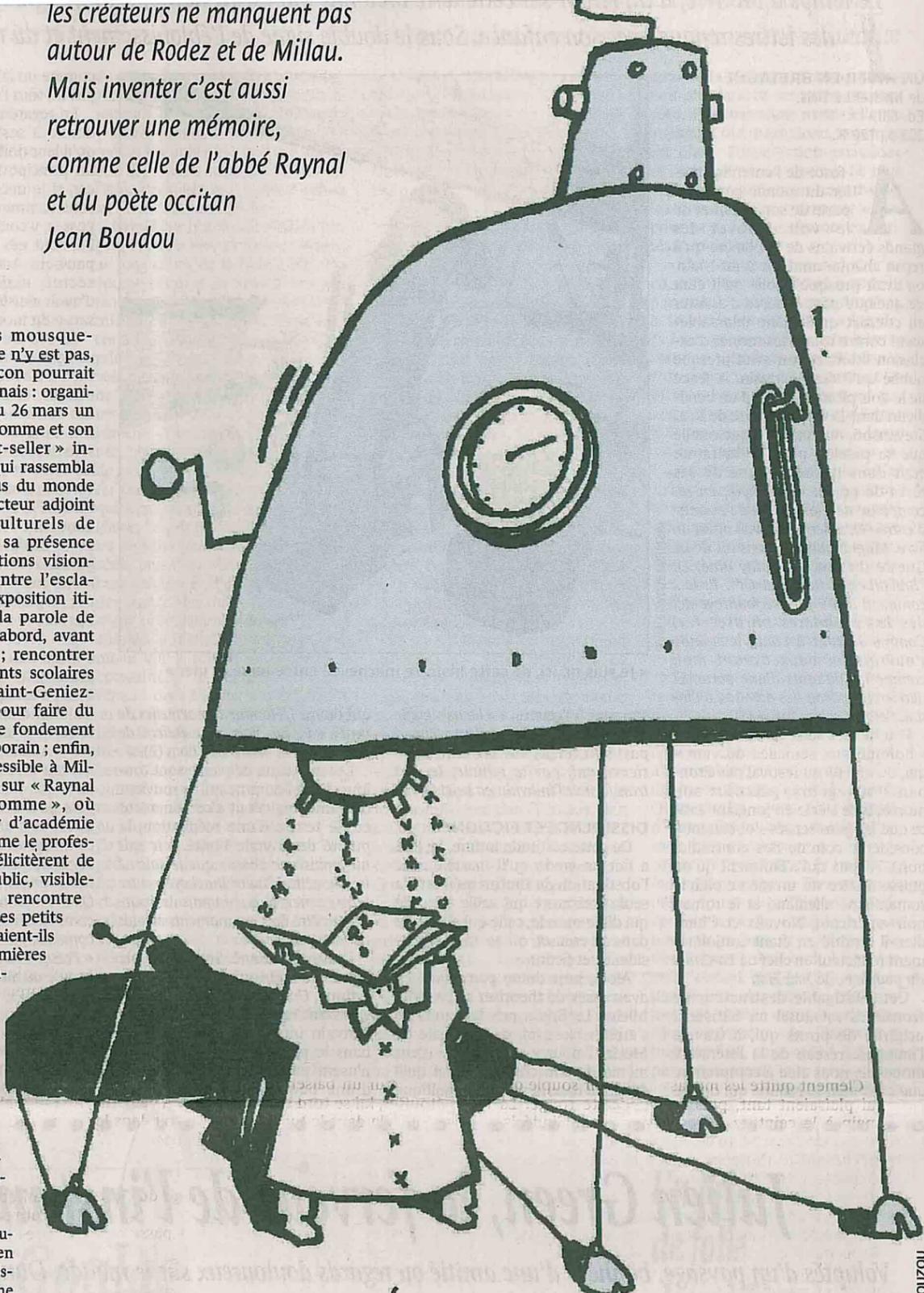


en Aveyron

les créateurs ne manquent pas
autour de Rodez et de Millau.
Mais inventer c'est aussi
retrouver une mémoire,
comme celle de l'abbé Raynal
et du poète occitan
Jean Boudou



La machine à écrire (XIX^e s.)

Les desseins malins d'Olivier Douzou

OLIVIER DOUZOU

Pour le Grec de l'Antiquité, tout commence par le faire - « poieîn » - dont la matérialité première ne s'entend plus si nettement dans ses modernes descendants, poètes et poésies. C'est pourtant ce qui marque l'invention aveyronnaise, des fourneaux de Michel Bras aux objets incongrus de Christophe Liron ou à la ligne éditoriale d'Olivier Douzou. Mais inventer, c'est aussi mettre au jour un trésor. Et ici, Rodez et Millau, les Aveyronnais qu'on oppose volontiers entre Ruthénois au Nord, appuyés sur l'Aubrac, dont ils partagent la culture, et Millavois au Sud, plus tournés vers les valeurs méditerranéennes, ont la même énergie pour restituer la mémoire effacée des enfants du pays : au Nord, le romancier Jean Boudou, au Sud, Raynal, l'abbé philosophe.

Philippe-Jean Catinchi

Tout en ne visant que l'essentiel, la création sait ici miser sur la saveur. Celle des timbres, puisque c'est à Saint-Georges-de-Levejac, près de Séverac qu'habite le luthier Denis Sivrat dont le Berrichon Gilles Chabenat, vielliste du groupe corse I Muvrini, est le client fidèle. Celle des palais aussi : Michel Bras a su faire du Puechdu-Suquet mieux qu'un restaurant, un lieu de première nécessité, comme l'était, à l'entendre, la cuisine qu'il tient de sa grand-mère, même si lui l'habille de surprises comme cet apéritif de gentiane-régisse (à boire très frais), conjugaison inédite et pourtant évidente de saveurs vives où l'amertume se tempère en douceur ; ou encore cette décoration surréelle qu'a faite, au printemps, à sa demande, l'artiste artisan Christophe Liron. Par un usage savant de la poussière de cuir, un plafond comme une ouverture sur le ciel, qui disqualifie l'obstacle du toit, pour donner à voir l'humeur changeante des nuages, et la couleur qui joue du contraste avec l'arête des crêtes, réalisant un miracle digne des robes couleur de temps que promettaient les contes féeriques de l'enfance.

Question de peau... L'usage reste de tradition : Millau fut longtemps connue comme la capitale du gant, mais Liron, poète, revendique l'étymologie du mot, en travaillant l'argile, le bois, comme la peau de mouton, mariage des trois genres et de la nature. Il la sculpte plus qu'il ne la dompte. Ses « mustoifs » définis par les plissements de l'ample manteau - robe monacale ou *burnous* du Maghreb - qui ne contiennent que l'espace laissé libre par le corps absent, flacon précieux d'une essence évanouie, pourraient être le symbole de ces nomades immobiles, ancrés dans le terroir mais si libres que leur esprit vagabonde sans cesse. Comme l'illustrateur-éditeur Olivier Douzou, Liron travaille le livre. Comme lui, loin des conformismes : en inventant l'énigmatique « ellivre », crase d'ellipse et de livre : un manche en bois incrusté d'une perle de nacre, se prolonge par un axe d'aluminium que des lames de papier dissimulent, rayons d'une roue de fortune forçant à réinventer le sens de la lecture des maximes, aphorismes ou éclats de poèmes qui, à chaque page, font la vraie valeur de l'objet (1).

Inventer en créant. En redécouvrant aussi les trésors disparus. Parallèlement à la résurrection du poète occitan Jean Boudou, croisade des Editions du Rouergue, 1996 voit depuis l'Aveyron l'« invention » inattendue de l'abbé Raynal (1713-1796). Enfant

du pays puisque natif de Lapauze, près de Séverac-le-Château, il a longtemps été occulté des mémoires, moins du fait qu'on ait pu dénigrer son œuvre, prolifique et hétérogène, que très peu ont lu, qu'en raison de son ton offensif et de sa fougue dérangeante. Précurseur de l'explosion révolutionnaire, le vieil homme n'ose-t-il pas, quand la monarchie chancelle, affirmer : « J'ai parlé au roi de ses abus, souffrez que je parle au peuple de ses excès. » Ce qui, à quelques mois de l'ère de la Convention, ressemble à un suicide. Si la Terre oublie le propos, c'est qu'elle préfère y voir l'expression d'un délire sénile. Exit donc Raynal, que l'historiographie ne repêche pas, reprochant à ses *Histoires des deux Indes* (1770) une composition incohérente due à des contributeurs trop nombreux pour s'accorder toujours. Mais qu'en est-il de l'*Encyclopédie* de ses amis Diderot et d'Alembert ?

Aujourd'hui, l'heure de la réhabilitation a peut-être sonné. Moins par la grâce programmée des commémorations officielles (ministères et éditeurs ont mieux traité von Platen ou Edmond de Goncourt) que par la foi à déplacer les montagnes de ses compatriotes aveyronnais.

Longtemps exact, l'adage qui veut que nul ne soit prophète en son pays pourrait bien être démenti grâce à l'initiative imprévisible de deux avocats entreprenants, dont l'audace étonne encore les universitaires, peu habitués à ce qu'on les rappelle à l'ordre sur leurs propres négligences. Jean Bancarel et François-Paul Rossi sont remarquablement complémentaires : l'un est d'une rigueur et d'une retenue qui tranchent sur la facon de et les rondeurs de l'autre - grand communicateur du duo. Ils ont eu toutes les audaces - on aimerait évoquer les combats époustou-

flants de modernes mousquetaires, mais le nombre n'y est pas, et l'arrière-goût gascon pourrait offenser nos Aveyronnais : organiser à Rodez du 23 au 26 mars un congrès centré sur l'homme et son grand œuvre, « best-seller » incontesté du XVIII^e, qui rassembla des professeurs venus du monde entier et que le directeur adjoint des projets interculturels de l'Unesco honora de sa présence pour saluer les positions visionnaires de Raynal contre l'esclavage ; monter une exposition itinérante qui prêche la parole de l'abbé en Aveyron d'abord, avant Montpellier et Paris ; rencontrer dans les établissements scolaires des collégiens de Saint-Geniez-d'Olt ou de Millau pour faire du message de Raynal le fondement d'un civisme contemporain ; enfin, un colloque plus accessible à Millau, les 22 et 23 juin, sur « Raynal et les droits de l'homme », où l'historien et recteur d'académie Philippe Joutard comme le professeur Vercruyse se félicitèrent de l'intérêt du jeune public, visiblement préparé à une rencontre d'une telle densité. Les petits Millavois comprendraient-ils mieux la leçon des Lumières que les pouvoirs publics ? Ce nouveau paradoxe aveyronnais montre qu'entre faire et inventer il n'y a pas de réelle différence, et le dynamisme créatif du Rouergue mérite plus qu'un coup de chapeau, un véritable relais.

(1) Cent exemplaires numérotés et signés en autoédition, chez Christophe Liron, qui « aime peaux et poèmes », 2, rue Louis-Blanc, 12100 Millau.

L'homme est vif, malicieux, et son regard clair semble sans cesse rire du bon tour qu'il pourrait trouver pour surprendre, séduire, émoouvoir aussi. Au sens étymologique, ce pourrait être son credo : mettre en mouvement. Car si, à trente-deux ans, l'illustrateur Olivier Douzou travaille loin des rythmes volontiers inhumains de la capitale, c'est moins par goût de la retraite paisible que par sens du recul, de l'écart nécessaire pour mesurer l'effet. Par choix d'une certaine qualité de vie aussi, tant familiale - Adrien n'a pas encore cinq mois et déjà comme ses aînés, Emma et Tom, les honneurs d'une dédicace de son dessinateur de père (1) - que personnelle - rugbyman passionné, Olivier n'est plus disponible les jeudis soirs où le stade sait l'efficacité de la tentation du jeu collectif.

Car Douzou a le sens de l'équipe. S'il a connu les débuts classiques d'un jeune homme plein d'énergie et de ressources, quittant le Rouergue pour mener à bien des études d'architecture à Montpellier, c'est à Paris qu'il entre en agence, où il travaille, pour l'affiche et la communication, l'illustration. Graphiste, il assure durant cinq ans la direction artistique de l'agence, qu'il ne quitte que pour regagner Rodez à l'approche de la trentaine.

Troquant la fièvre parisienne pour Rodez et la profonde sérénité du prieuré de Comberoumal, où il s'échappe pour se consacrer aux siens, Olivier Douzou poursuit en Aveyron sa carrière, désormais dans le monde du livre : c'est l'entrée aux éditions du Rouergue,

jeune maison fondée au milieu des années 80 par la directrice de La Maison du Livre de Rodez (2), Danielle Dastugue, qui lui confie très vite la direction artistique de l'entreprise. Aujourd'hui, Douzou signe la ligne de tous les produits commerciaux qui entourent le lieu (sacs, marque-page, cartes et papiers cadeaux de la boutique) et reçoit même des commandes d'autres acteurs culturels qui savent repérer l'inventivité de l'artiste, Fnac en tête. Comme il touche aussi à la création littéraire, il compose, pour ses propres enfants - un peu à la manière de Komagata -, texte et illustration, deux albums (*Jojo la mache* et *Mono le cyclope*, 1993) qui imposent un univers d'une poésie simple et mutine, rêveuse et malicieuse, qui l'inscrit dans le sillage fécond des Prévert et autres Doisneau, dont, côté chansons, Kent et Thomas Fersen complètent la fratrie.

L'évidence s'impose bientôt : si le Rouergue crée le secteur « jeunesse » que ces deux premiers titres viennent de fait d'inventer, c'est à Olivier Douzou qu'il échoit de le conduire, de lui donner son identité propre. En charge du domaine depuis janvier 1994, l'illustrateur peut s'enorgueillir d'un bilan exceptionnel : d'abord par ses propres réalisations. On distinguera particulièrement la merveilleuse méditation rythmique - c'est le moins ! - sur le temps (*Misto Tempo*, 1995) et *Les 40 Coups*, histoire sans fin dont l'usage devrait forcer les portes des salles de classe pour apprendre la magie du récit et la vitalité des mots : tout le récit est mené par des légendes « basiques » - coups de chance, de blues, de folie, de cœur... - sous

des vignettes d'une sobriété exemplaire, comme une mise en page des premières bandes dessinées à la Töpffer.

UNE GRIFFE

Mais Douzou découvre aussi nombre de jeunes talents qu'il accompagne dans l'affirmation de leur propre style. Quand il contacte toutes les écoles d'illustrateurs, il fait chou blanc (une seule réponse, de l'école Estienne) ; depuis, la notoriété aidant, tout a changé et certaines semaines, il lui arrive d'avoir une vingtaine de dossiers à examiner. Mais, rançon prévisible du succès, beaucoup « font » dans le genre de la maison. Il y a donc bien une griffe « Rouergue », si les contre-façons se multiplient. Olivier Douzou s'en amuse plus qu'il ne s'en émeut - ce n'est pas le genre de cet homme, d'une exigence maniaque qui peut produire du stress lorsqu'il s'agit de son travail, mais d'une indulgence souriante pour les faux pas d'autrui.

Il se fera scénariste pour servir l'audace graphique d'Isabelle Simon, et signe avec elle *Les Petits Hommes sur le carreau*, vision de la misère ordinaire de la rue, versant froid de la réalité qu'on distingue si mal derrière la buée qui voile les vitres des maisons bien chauffées ; avec elle encore, il prêche pour l'utopique tolérance universelle qui permet de rassembler dans l'*Autobus 33*, version moderne et mécanisée de l'arche de Noé, tous les habitants de la planète sans discrimination. Conscience civique et livre jeunesse peuvent faire bon ménage.

Le message peut se faire plus léger avec la fable du *Défilé*, illustrée

par Emilie Crollat. Même partage des rôles pour le *Tour de manège* plus convenu de Régis Lejonc, mais la malice reprend ses droits avec l'irrésistible Ermeline, souris industrielle qui habille la terre entière, jusqu'aux ponts et aux arbres, grâce à sa machine à coudre (3).

Soucieux de permettre l'épanouissement des débutants, Douzou est un *coach* attentif (l'image sportive convient à ce gaillard lunaire qu'on image mal hanter les hauts lieux de sa profession qu'il ne boude pas pourtant). Musicien, il joue la partition qui leur manque, chambriste discret et modeste, se pliant aux techniques que lui-même ne pratique pas toujours. Plus rarement, il redevient illustrateur pour accompagner les histoires : début septembre, c'est lui qui habille *Au petit bonheur la chance*, complainte burlesque d'un malchanceux invétére qu'a écrite Annie Agopian, déjà remarquée pour *Siam et Mais* et plus encore l'extraordinaire *Billet bleu*, initiation, aussi inattendue que convaincante, aux circuits de l'échange économique qui parvient à préserver la part magique de la poésie (4).

Journaliste en herbe, Douzou livre à l'automne l'incroyable histoire de Michel Navratil (5), rescapé du mythique *Titanic* sur lequel il embarqua avec son père pour un autre monde qui les sépara. Quatre-vingt-quatre ans après le drame, l'enfant (il avait quatre ans) se souvient et témoigne : les collages, peintures et montages de Charlotte Mollet qui marie le grec ancien d'Homère (indispensable pour une odyssée si tragique) et les partitions légères qui mas-

quaient de leur suprême légèreté la catastrophe en marche, soulignent avec une grâce, une élégance et une imagination merveilleuse l'émotion première de l'enfant.

Un tel éclectisme ne pouvait rester longtemps ignoré et, dès l'an dernier, une commande du conseil général de Seine-Saint-Denis nous a valu, à l'occasion du Salon du livre de Jeunesse à Montreuil, le rébus le plus séduisant qui soit, *Loup*, à tout petit prix. L'an prochain, c'est le conseil général du Val-de-Marne qui distribuera dans les maternités un exemplaire gratuit d'*Esquimau*, fable langagière sans parole, d'une fraîcheur bienvenue, à tous les bébés nés dans l'année 1997. Que les autres se rassurent, l'ouvrage sera également, dès novembre, en librairie.

L'aventure commence à peine pour Olivier Douzou, curieux impénitent, qui s'apprête à accueillir des albums étrangers (on pressent Michael Bartalos, J. Otto Seibold et Vivian Walsh) dans une nouvelle collection (« From the world to le Rouergue ») que le docte directeur présente en signant « *From zé Rouergue* ». Résolument incorrigible.

Ph.-J. C.

(1) Pour *Luchien* (voir « Le Monde des livres » du 3 mai).
(2) Sis passage des Maçons, l'établissement vient de fêter son cinquantième en 1995.
(3) *Ermeline et sa machine*, illustration d'Isabelle Chatellard.
(4) Tous deux en collaboration avec Charlotte Mollet.
(5) *Navratil*, en librairie le 5 septembre, 72 F.